

Jane Goodall : mémoires et espoirs

Jane Goodall, grâce à ses recherches en immersion parmi les communautés de chimpanzés, a bouleversé notre regard sur les grands singes. Elle est aujourd'hui une figure incontournable de la primatologie. Or, ses travaux entamés dans les années 1960 auraient pu rester dans l'ombre ; c'était sans compter sa ténacité, son courage et le soutien de ses proches.



Photo : Michael Neugebauer

Le Courrier de la Nature : Qu'est-ce qui vous a amenée à vous orienter vers l'étude des grands singes ?

Rien ne me prédestinait à étudier les grands singes ! Si ce n'est que j'ai toujours aimé la nature et les animaux ; ils m'ont toujours fascinée. Enfant, je m'étais même cachée dans le poulailler de la maison pour comprendre comment les œufs apparaissaient ! J'ai fait une peur bleue à ma maman, qui me cherchait partout. Mais elle m'a toujours encouragée : ce fut ma première chance. Puis j'ai eu la chance de rencontrer celui qui est devenu mon mentor, le célèbre paléanthropologue Louis Leakey¹. C'est lui qui m'a permis d'aller sur le terrain pour observer les chimpanzés, à Gombe, une région isolée de ce qui est aujourd'hui la Tanzanie. Il souhaitait y mener une

étude de terrain car il pensait que de nombreuses découvertes pouvaient être faites en observant les animaux sauvages dans leur milieu naturel. Il m'a proposé de mener cette étude, confiant dans mes capacités et dans mon caractère adapté à un isolement long, inhérent à une telle immersion.

J'en rêvais depuis mes dix ans. Il n'y avait là rien de courageux ou d'audacieux, c'est juste ce que je voulais faire. Et j'ai réussi, avec un peu de chance et de persévérance, et grâce à une mère exceptionnelle qui m'a soutenue.

C'est une joie pour moi de savoir que les études que j'ai commencées là-bas, il y a soixante-cinq années déjà, continuent aujourd'hui grâce au Jane Goodall Institute².

1. Louis Leakey (1903-1972) est un paléanthropologue kenyan, soutien et mentor de Jane Goodall et de bien d'autres de ses collègues pour leurs études. Parmi eux, le fameux trio de primatologues surnommé *trimates* ou *Leakey's angels* : Jane Goodall, Dian Fossey (spécialiste des gorilles, au Rwanda) et Biruté Galdikas (spécialiste des orangs-outans, à Bornéo).
2. janegoodall.fr

Est-ce que cela a été difficile de s'imposer en tant que femme dans ce milieu, au cours des années 1960 ?

Ce ne fut pas simple d'obtenir les autorisations pour rester vivre avec les chimpanzés, à Gombe. Les autorités n'étaient pas enthousiastes à l'idée de laisser une jeune fille seule au milieu de la brousse ! Mais heureusement Leakey eut une idée brillante, qui peut sembler aussi saugrenue que le projet en lui-même : que ma mère vienne avec moi. C'est à cette condition que j'ai eu le droit d'aller à Gombe et d'y rester.

Louis Leakey m'a encouragée, comme d'autres femmes primatologues aujourd'hui très connues. Il m'a choisie pour ma patience et justement parce que je n'avais pas de formation scientifique. Ainsi, mon étude était dénuée de tout préjugé, de tout a priori. Je suis restée avec les chimpanzés pendant des mois avant même qu'ils ne m'acceptent, et que je puisse les voir autrement que de loin.

Aucune femme n'avait jamais fait cela auparavant. Aucun homme non plus, d'ailleurs !

J'ai fait l'objet de nombreuses critiques, car on me disait que je faisais tout faux. Qu'il ne fallait pas donner des noms aux animaux, mais des chiffres... On remettait en question mes travaux. Mais quand il y a eu des heures et des heures de vidéo de mes recherches, filmées grâce au National Geographic, ces critiques se sont atténuées — ils ont bien dû me croire !

J'ai aussi bénéficié du soutien de mon directeur de thèse, Robert Aubrey Hinde, qui était l'un des meilleurs éthologues en Europe à l'époque. Au début, il était critique sur mes recherches. Mais quand il est venu avec moi à Gombe, voir les chimpanzés par lui-même, il a dit avoir plus appris lors de ce voyage que durant le reste de sa vie !

Photo : Chase Pickering, the Jane Goodall Institute



Il m'a beaucoup aidée en m'expliquant comment présenter mes résultats de façon plus académique. Par exemple, non pas en affirmant mais en décrivant mes observations, et en explicitant ce qui me semblait en découler.

Quelle méthode avez-vous privilégiée pour vos recherches ?

Je voulais vraiment vivre parmi les chimpanzés pour en savoir le plus possible, et parce que je voulais apprendre des choses que personne d'autre ne savait, découvrir des « secrets » par le biais d'observations patientes. C'est ce que je faisais déjà enfant, et c'est donc la méthode que j'ai utilisée : avec mes jumelles et mes carnets de notes.

Les scientifiques m'ont dit que les animaux n'avaient pas de personnalité ni d'émotions. Cependant, j'avais appris de mon chien et de mes autres animaux que c'était faux.

Photo : Derek Bryceson, the Jane Goodall Institute



Photo : the Jane Goodall Institute



Les sanctuaires du Jane Goodall Institute recueillent de jeunes chimpanzés orphelins.

Je ne crois pas que j'aurais été différente ou que j'aurais fait différemment si j'étais allée à l'université, mais je ne peux pas en être sûre.

Les gens m'ont dit que c'était dangereux ; c'est vrai que les chimpanzés sont huit fois plus forts que nous, et qu'on trouve à Gombe presque tous les serpents venimeux d'Afrique... Mais pour moi, c'est un rêve qui se réalisait. Je voulais observer les animaux sauvages, et j'avais le sentiment qu'ils m'accepteraient. Je pensais que, si je n'avais pas peur d'eux, si je ne les effrayais pas, ils ne me feraient pas de mal. On disait que j'étais stupide. Mais les chimpanzés ne m'ont pas agressée, alors ce n'était pas si idiot, finalement !

Photo : Nick Riley



Zinda à la pêche aux termites, à Gombe.

Quels ont été les résultats les plus importants de vos travaux ?

Ce n'est pas à moi de répondre, mais je pense que je fais partie des gens qui ont œuvré à faire reconnaître que nous, les humains, sommes des animaux comme les autres. Cette réalité est parfois difficile à accepter pour certains... Je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi !

Le fait d'avoir vu David Greybeard³ plier une brindille et en retirer les feuilles pour « pêcher » des termites a été déterminant. J'ai pu ainsi établir que les chimpanzés savaient créer et utiliser des outils. Or, à l'époque, on considérait que c'était exclusivement réservé aux humains.

Puis, j'ai découvert qu'ils n'étaient pas végétariens comme on le pensait, que les mères créaient des liens très étroits et fondamentaux avec leurs bébés — ainsi que des liens au sein des fratries. J'ai tellement appris des chimpanzés à cet égard, et de Flo⁴ en particulier !

Nous partageons 98,6% de notre ADN avec les chimpanzés, qui sont donc nos plus proches cousins.

Il était également important de réaliser que les chimpanzés ressentent des émotions, tout comme nous. Qu'ils ressentent la joie et la peur. L'amour. Mais aussi la compassion. La façon dont ils se réconfortent lors d'un deuil, par exemple, est très parlante... Ils ont des personnalités uniques, tout comme nous. Et comme les humains, ils peuvent se faire la guerre...

Comment avez-vous pris conscience des menaces qui pesaient sur ces espèces, et comment avez-vous élaboré la stratégie à mettre en œuvre pour les protéger ?

Quand on vit avec ces animaux, on est très vite confrontés à toutes les menaces qui pèsent sur eux... Le trafic, la consommation et le commerce de viande de brousse, l'extension des territoires des humains sur ceux des animaux (pour l'agriculture, notamment). J'ai donc vite eu conscience de tous ces périls.

Tout est interconnecté dans le vivant, tout est lié.

De la même façon, il nous faut nous confronter à tous ces sujets de façon globale. Pour protéger les chimpanzés, il nous faut également protéger leurs habitats naturels, les forêts. Et tout ceci ne peut se faire que par, pour, et avec les populations locales. C'est dans cette optique que j'ai créé en 1977 le Jane Goodall Institute. Il s'agit d'un réseau implanté sur la ceinture équatoriale africaine, là où sont présents historiquement les chimpanzés.

Nous agissons de façon holistique. Nous avons des sanctuaires pour accueillir les chimpanzés issus du trafic, blessés, orphelins. Nous œuvrons avec les populations locales en sensibilisant, mais aussi en formant et en aidant les officiels pour que les lois puissent être appliquées. Nous faisons bien sûr de la recherche. Sans oublier le travail sur les forêts, pour lutter contre la déforestation et l'appauvrissement des sols, et favoriser la création de corridors écologiques ou l'agroforesterie.

En 1986, j'ai assisté à une conférence à Chicago où j'ai entendu des collègues chercheurs parler de la destruction des habitats naturels dans toute l'Afrique, et de la menace que cela représentait pour la faune, y compris les chimpanzés. Lorsque j'ai vu l'impact de l'activité humaine sur mes forêts et mes chimpanzés bien-aimés, j'ai su que je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour les aider. Je suis arrivée à cette conférence en tant que scientifique, mais j'en suis repartie en tant que militante. Ma vie a été façonnée par cette expérience. Je ne pouvais plus accepter que l'on travaille en silo.

3. David Greybeard est le nom donné à un chimpanzé avec qui Jane Goodall noua un lien tout particulier. Il fut le premier individu à lui accorder sa confiance ; elle put notamment l'observer en train d'utiliser un outil et se nourrir de viande.

4. Flo est la matriarche de la famille de chimpanzés étudiée par Jane Goodall. Son observation a permis de mieux comprendre les liens familiaux unissant le groupe.

Depuis, nous avons notre programme Tacare⁵ (*take care*) qui permet d'agir par, pour et avec les populations locales. Les résultats sont impressionnants, que ce soit pour l'accès à l'eau, l'éducation, la santé, le *women empowerment*, etc.

Quand j'ai commencé Tacare, en 1990, les organisations environnementales aidaient un peu les communautés locales, mais ne les impliquaient pas. Avec Tacare, elles deviennent aussi des gardiennes de leur environnement, des protectrices de la nature, parce qu'elles comprennent qu'il ne s'agit pas juste de la vie sauvage, mais de notre futur à tous.

Quelles ont été vos plus grandes réussites ?

Je suis très fière de ce qu'est devenu le programme Roots & Shoots⁶ (R&S). Face au monde et aux menaces qui pèsent sur lui, mon plus grand espoir réside dans la jeunesse. C'est pourquoi j'ai lancé en 1991 le programme Roots & Shoots, en Tanzanie, avec 12 lycéens. Le message est simple : chacun d'entre nous a un impact sur la planète, chaque jour. À nous de choisir quel impact nous souhaitons avoir pour agir en vue d'un monde meilleur. Chaque groupe choisit trois projets : un pour aider les gens, un pour aider les animaux et un pour aider l'environnement. Ce programme est aujourd'hui présent dans 70 pays. Il compte plus d'un million de membres, de la maternelle à l'université, qui influencent leurs parents et leurs grands-parents. Ce programme leur permet de choisir leurs projets et, une fois qu'ils connaissent les problèmes, ils ont les moyens d'agir. Nous les écoutons, nous écoutons leurs idées, leurs voix, et ils changent le monde. En ce moment même, ils sont en train de changer le monde, tant pour les hommes que pour les autres animaux, et pour notre environnement partagé. Ils deviennent de futurs adultes bienveillants et engagés auprès des animaux. Leur impact, celui de la jeunesse qui s'engage, est si grand !

À quels obstacles avez-vous été confrontée ? À quels intérêts, publics ou privés, à quels groupes de pression, avez-vous dû faire face ?

Quand on a 90 ans et qu'on a eu le parcours qui est le mien, on a obligatoirement été confronté à des pressions, des lobbyistes, des entreprises... Plutôt que de m'opposer frontalement, je préfère parler au cœur de ces personnes. Essayer de les toucher autrement.

Nous sommes de plus en plus nombreux à avoir conscience des enjeux qui sont face à nous et de l'urgence à agir. Nous pouvons choisir ce que nous achetons, ce que nous portons, ce que nous mangeons — à moins que nous ne soyons dans une situation de pauvreté réelle. Et nous devons réduire la pauvreté car, si vous êtes vraiment pauvre, vous allez abattre les derniers arbres parce que vous devez cultiver de la nourriture pour votre famille. Vous pêcherez le dernier poisson pour la même raison. Si vous êtes

dans une zone urbaine, vous achèterez la « malbouffe » la moins chère. Vous ne pouvez pas vous permettre de vous demander si sa production a nui à l'environnement, si elle a été cruelle pour les animaux, ou si des salaires inéquitables ont été versés aux travailleurs. Il vous faut juste survivre. Nous devons donc réduire la pauvreté. Nous devons réfléchir chaque jour à nos empreintes environnementales.

Nous utilisons les ressources naturelles plus rapidement que la nature ne peut les reconstituer. Nous vivons comme si nous disposions de ressources naturelles sans limite. Cela ne peut continuer. Nous devons trouver tous les moyens pour sensibiliser, inciter à l'action et agir ensemble. Il y a de l'espoir si nous agissons maintenant.

La déforestation et l'empiètement croissant de l'homme continuent de menacer la survie des chimpanzés et des autres grands singes, tout comme la chasse et les trafics illégaux. Ajoutez à cela l'impact du changement climatique sur tous les écosystèmes et l'effondrement de la biodiversité : l'avenir de la planète semble bien sombre. Cependant, bien que ces défis soient décourageants, j'ai rencontré des gens tellement incroyables au cours de mes voyages et j'ai vu des projets communautaires si réussis que je crois qu'il y a encore des raisons d'espérer — de l'espoir pour nous, pour les espèces et les espaces sauvages, et pour la planète que nous partageons tous.

Mais nous devons agir *maintenant*.

Il nous faut agir tous ensemble, en faisant fi des divisions et des compétitions.

Ensemble nous pouvons, et nous devons changer le monde. ■

Jane Goodall | Commandeur de l'Empire britannique (DBE)

Fondatrice du Jane Goodall Institute et Messagère de la Paix auprès des Nations-Unies

Photo : R&S Columbia



Photo : Fernando Turmo, the Jane Goodall Institute



Je je l'orphelin dans les bras de sa mère de substitution, Antonette, au centre de réhabilitation de Tchimpounga (République du Congo).

Jane Goodall et les membres de R&S à Santa Marta, en Colombie, relâchent des tortues marines.

5. janegoodall.fr/notre-impact/actions-terrain-afrique/accompagnement-des-communautes-locales-tacare/

6. janegoodall.fr/sengager/agir-avec-roots-shoots/